

## TROISIÈME PARTIE

### L'ESTOMAC

#### COMMENT JE ME MARIAI

##### I



JE CHERCHAI un refuge dans mes pénates, au foyer vers lequel dérivent pour leur plus grand bien les générations qui m'ont précédé. Je me suis prélassé dans les délices du repos, bien qu'autour de moi je ne visse que les images de la nombreuse famille qui reposait sous les dalles de la toute petite église. Ils y étaient tous, comme des ouvriers qui ont terminé leur journée, leur tête appuyée au piédestal de la croix et se sont endormis.

Je méditai sur la vie douce de mes ancêtres et la comparai aux souffrances, tantôt déplorables tantôt ridicules, qui m'avaient usé le cœur et troublé l'appareil de la pensée. La vie suivant la raison que recommandent et prônent les philosophes, il est bon d'en parler et d'y aspirer, mais tant que les philosophes ne donneront pas de la raison à chaque homme, et autant de raison à tous les hommes, cet apostolat est parfaitement inutile.

Les moralistes religieux sont mieux avisés, qui subordonnent l'humanité aux règles d'une même foi ; Sans vouloir cependant mésestimer les préceptes évangéliques pour lesquels j'éprouve la plus profonde vénération, il me semble qu'un homme sincèrement croyant, attaché au christianisme, égaré parmi ces Maures qui vivent sous les clartés de notre siècle et conduisent leurs affaires temporelles comme ils l'entendent, il me semble que si un tel homme demande à son bon sens religieux la norme des devoirs à suivre et des droits à revendiquer, il passe pour un sot, et meurt sans avoir goûté aux plaisirs de la vie, s'il veut s'épargner le chagrin d'être tympanisé pour les avoir recherchés.

Comme vous le savez, je n'ai jamais eu de bons rapports avec la religion de mes pères ; je m'abstiens donc de lui imputer la responsabilité de mes chutes, soit des pinacles aériens où m'a hissé le cœur, soit sur le terrain peu accidenté de la raison, où l'on tombe de moins haut, mais d'une façon plus dégradante. Tomber des sommets où le cœur nous élève, c'est comme tomber d'un cheval fringant ; celui qui assiste à notre chute nous plaindra peut-être, mais il ne nous trouvera sûrement pas ridicule. Si c'est des faibles hauteurs des calculs rationnels, cela fait rire tout le monde, c'est comme si l'on tombait d'un âne ignoble. Le cheval nous désarçonne et, la crinière hérissée, il s'ébroue et se cabre avec de gentilles croupades. Il n'est pas rare qu'après nous avoir fait voler par-dessus ses oreilles, l'âne nous décoche une ruade. La même chose se produit, si la comparaison vous convient, dans les chutes du cœur et du raisonnement. Des premières, nous nous relevons en faisant tomber les feuilles sèches de quelques illusions, tandis que de nouveaux

bourgeons éclosent dans notre âme pour reflleurir plus tard. Dans les secondes, il n'y a plus qu'à s'essuyer de la boue, et qu'à soigner maintes meurtrissures avec le baume du temps, et d'une vie brutalement détachée de tout ce qui outrepassa l'instant de la sensation.

C'est ce convalescent mode de vie que, par je ne sais quelle sympathie pour un viscère essentiel aux plus nobles fonctions animales et spirituelles, j'ai appelé l'estomac.

Ne croyez pourtant pas que je vais consacrer le reste de ma vie individuelle à manger. Il est des facultés qui ne s'effacent pas en les immolant à une seule manifestation de la vie organique : ce que l'esprit peut faire de mieux, c'est les mobiliser et les concentrer toutes sur un seul point. De sorte que toutes les facultés relevant de l'estomac les dirige ; et aucune idée ne retiendra mon attention, qui n'aura été élaborée dans ces cinq heures que les physiologistes assignent aux facultés digestives.

## II

Dès que je me fus retiré pour longtemps chez moi, je m'appliquai à écarter tout obstacle au déroulement tranquille de mes digestions.

Faute de telles précautions, aucun calcul n'est suivi d'effet. Aucune graine ne pousse et ne se développe, si vous négligez de cultiver la terre. Plutôt s'abîmer les mains à défricher les chenaies et les ronçaises, que de voir étouffer les pousses par les broussailles. Notez que mon langage est en train d'acquiescer à présent un corps, une couleur, et une consistance qu'il n'avait pas. Les connaisseurs vont trouver que cette gravité sentencieuse ne peut être le produit que d'une intelligence quelque peu aplanie par la pression de l'estomac. C'est ce qui explique les adipeux rembourrages des moines dont l'intellect se nourrissait et se gonflait dans les replis de leur col, un digne piédestal pour ces grandes têtes bien pleines. La science des moines était donc la science des fonctions digestives. L'estomac bien réglé dans toutes ses parties produit un génie.

Il était donc indiqué de balayer de mon chemin une autorité odieuse ; il s'agissait de l'officier civil de la paroisse qui ne m'avait jamais pardonné les articles où je stigmatisai la stupide férocité avec laquelle il s'acharnait contre les recrues. La seconde victime à immoler sur l'autel de ma benoîte tranquillité, c'était le vicaire.

S'agissant de l'officier civil, les difficultés s'annonçaient énormes, vu que tous les gouvernements avaient trouvé en lui un agent électoral qui leur apportait trois cent vingt suffrages.

Il fallait entamer son crédit avec la forêt de la rhétorique. Je me mis en relation avec trois laboureurs influents de ma paroisse, leur exposai la décadence de notre pays, et la perte inévitable de notre indépendance nationale, si nous continuions à accorder d'une façon irrationnelle nos suffrages à des députés sur lesquels comptait l'officier civil.

Je dispensai chez moi des cours de droit constitutionnel à ces laboureurs et à d'autres qu'ils m'avaient amenés. Je produisis des étincelles en m'attaquant à ces têtes épaisses comme des carrières de marbre noir, et je puis hardiment assurer que jamais l'éloquence n'a produit de tels miracles. Je leur parlai au nom de l'estomac comme Menenius Agrippa sur le mont sacré

aux Romains qui avaient fui de Rome. Ils comprirent l'apologue mieux que moi-même, et ils me demandaient de leur répéter cette histoire. Mon but, quand je reprenais les discours de mon illustre prédécesseur pour endoctriner la plèbe, c'était de les convaincre que l'officier civil de la paroisse était le cancer de l'estomac social. Admirables effets de l'instinct ! Quand je dis cela, ils mirent tous la main sur leur ventre. C'est une preuve que l'organe le plus sensible à l'éloquence, c'est lui, et que l'humanité souffrante est un estomac détraqué, c'est la preuve également que tous les officiers civils factieux peuvent perdre la confiance du peuple si l'on emploie l'argument du cancer, que j'offre à toutes les oppositions.

Justement, un nouveau combat électoral s'annonçait. L'officier civil frappa à la porte des électeurs avec son petit paquet de listes et trouva en chaque électeur un doctrinaire, un citoyen qui lui parlait de la liberté des suffrages moins sottement que la plupart des journalistes. Poussé à bout par mes insinuations, le fonctionnaire s'adressa au préfet, lui demandant l'autorisation de m'appréhender. Le préfet donna l'ordre qu'on lui demandait, en chargeant son secrétaire d'y donner suite, et mentionna l'article du code électoral qui autorisait mon arrestation. Or le secrétaire pour on ne sait quelle raison feuilleta le code et ne trouva pas l'article, et l'autorité civile du district le fit savoir à l'officier civil, déplorant avec lui qu'il fût impossible de m'incarcérer.

Il s'ensuivit que le gouvernement perdit les élections et que l'officier civil fut pris de fièvres.

Plusieurs mois après, le Ministère tomba, les autorités tombèrent, et je fus nommé officier civil.

Ce fut là mon premier bond dans la carrière politique.

Quand mon vieil ennemi fut prié de présenter sa démission, il tremblait comme Mariano Faliero en entendant les fatals coups de cloches de Saint Marc. Pour que rien ne manquât à la comparaison avec le désastre qui frappa le malheureux doge, mon domestique s'en fut au clocher faire sonner le carillon. Au même moment, mon voisin Joaquim do Qinchoso lança deux fusées chargées de larmes, qu'il avait héritées de l'organisateur de la fête patronale. Dans le village voisin, le père Manuel da Bouça sortit dans la rue avec son échine de porc, et mon compère João da Fonte qui avait été musicien dans les milices de Miranda, réveilla les échos des montagnes avec son trombone.

L'ancien officier civil, ruisselant de la sueur glaciale de la mort, se dressa sur ses genoux dans son grabat, raidit ses bras décharnés ; et, alors qu'il allait mourir dans les bras du vicaire, il mangea une cuisse de poule, et fut sauvé.

Encore un argument en faveur de la capacité de l'estomac d'étouffer en soi les déceptions politiques !

La chambre élective ayant été dissoute, le pouvoir exécutif fit organiser de nouvelles élections. Le vicaire et l'ex-officier civil se trouvèrent sur mon chemin. L'influence du premier était redoutable. Pour la contrecarrer la veille des élections, je donnai à mon domestique des instructions pour ligoter la conscience politique du Père avec le licou de son bidet. Le lecteur trouve sûrement cette métaphore difficile à entendre. Cela se passa ainsi : mon domestique pénétra dans une friche où paissait le bidet ; il l'entraîna sur les hauteurs, descendit avec lui les gorges de deux montagnes, et s'en fut l'at-

tacher dans le creux d'un hallier où le vicaire ne pouvait le retrouver que grâce aux renseignements tardifs de quelque berger égaré dans ces buissons. Il me revient de dire, pourtant, en faveur de mon équité, que le bidet qui ne méritait pas d'être puni avec son maître, recevait toutes les nuits une ration de foin et buvait au ruisseau limpide qui lui baignait les pieds.

Étourdi par cette perte, et dans l'incapacité d'aller haranguer les paroissiens des villages voisins, le vicaire ne fut plus à même de manifester le moindre enthousiasme, ni le moindre patriotisme et laissa son coreligionnaire en plan.

Je remportai les élections avec une étonnante majorité. Les cloches le dirent, qui résonnaient dans ces ravins ; les guitares et les grosses caisses de sept villages le dirent : l'air fut enflammé par des fusées à trois étages, et je lançai vers les nuages un ballon fabriqué avec les journaux dont j'avais été un rédacteur.

Le bidet reparut le jour même à la porte du vicaire qui, dans une fervente étreinte, le serra contre sa poitrine en s'exclamant : "Tu m'as fait perdre les élections ; mais nous les gagnerons une autre fois ! Viens, fils prodigue !"

### III

Deux mois après, je reçus l'Habit du Christ, à la demande du préfet.

Il y eut tout de suite après la fête de S. João, où je le portai. Quand il vit sur moi la croix et le petit ruban rouge, l'ex-officier civil, adossé à une barrique, buvait sa chopine en discourant sur l'impôt royal de l'eau, et le 'cinquième' destiné à amortir les factures, qu'il appelait un vol. D'un coup, le voici nez-à-nez en face de moi. Le verre tombe de sa main convulsée, il appuie son front pâle contre l'épaule de la tavernière, qu'elle avait assez solide pour supporter cette sphère de granit, et il allait s'évanouir quand, sentant qu'on approchait de ses lèvres un gobelet d'eau, il dit qu'il serait plus indiqué d'en approcher du vin. En buvant, il retrouva des couleurs, prit de l'assurance et, pour donner le change, donna une pichenette sur le nez de la fille.

Laissons-le là avec ses singeries, l'infortuné ! La rancœur politique lui ronge les entrailles. Un jour viendra où, renonçant à récupérer sa charge d'officier-civil, il verra sa Patrie avec les yeux de Brutus, et se laissera, avec un petit *b*, mourir en se bourrant de rillons de porc, sans le moindre espoir d'acquérir quelque renom parmi les victimes du patriotisme. Eh bien, non ! pauvre fou qui avais une âme comparable, *ceteris paribus*, à celle des grands hommes d'État, qui se riront de tes angoisses ; non, mon malheureux émule, la postérité parlera de toi, les générations futures liront cette page, plus durable que le bronze des statues, ton infortune et ma générosité. *Vae perennius victis !*

L'Habit du Christ fut à l'origine d'épisodes qui ne sont pas à mépriser dans ces mémoires.

Dans la kermesse de S. João, il y avait le sergent-major de Soutelo avec sa fille unique, Tomásia.

Tomásia était mieux pourvue en chair et en os qu'il n'est habituel. Elle portait une tenue de cavalière ; mais elle restait en deçà des normes de l'élégance parce qu'elle avait la taille plus large que les épaules, c'était d'évi-

dence un défaut du costume. Vu de loin, son visage semblait admirable ; il m'apparaissait comme une fleur de magnolia entre deux poignées de cerises.

Le sergent-major qui était également Chevalier du Christ depuis 1812 songeait depuis longtemps à marier Tomásia avec un Chevalier du même ordre. Il me connaissait de nom et s'était fait de moi une opinion défavorable ; ce n'était pas le cas de la jeune fille qui m'avait vu il y avait quelques années dans une fête du Jeudi Saint et m'avait trouvé à son goût dans ma robe verte de Frère des Âmes quand je participais aux cérémonies de l'église.

La propriété du sergent-major rendait cinq cents mesures de seigle, une demi-pipe d'huile d'olive et vingt charrettes de châtaignes ; il entretenait deux paires de bœufs et quatre frères dans les ordres.

Le lecteur ignore peut-être la place d'un sergent-major dans la hiérarchie. Il pense qu'il s'agit d'un de ces brevets qui remplit d'envie le cœur d'une couturière ou d'une fille de salle, à qui le sergent offre son âme et sa solde de huit *vinténs* par jour.

Le sergent-major des anciennes milices était un potentat, juste au-dessous du commandant en chef avec lequel il partageait les échines et le respect de la société. La chute de la monarchie absolue, en réduisant à néant les privilèges et le respect qu'inspiraient les privilégiés, a épargné le sergent-major de Soutelo. Les peuples le révéraient comme jadis et lui témoignaient leur respect en lui offrant des échines de porc ainsi qu'à ces époques exécrables où le sergent-major et le commandant en chef représentaient, dans l'appareil digestif de l'absolutisme, l'un des organes les plus importants des intestins, le rectum, si vous voulez.

Tomásia était une jeune fille élancée au regard émouvant. Elle manquait de clartés comme une qui ne sait pas lire, et n'avait à aucun moment éprouvé le moindre chagrin de son ignorance. Elle avait vingt-six ans et n'avait jamais été malade. Elle n'avait jamais pris ni thé, ni café. Elle déjeunait d'un bouillon d'œufs avec des tranches de *chouriço*. Le soleil, à son lever, ne l'avait jamais surprise à jeun. Elle se mêlait chez elle aux bonnes pour partager leurs tâches : elle faisait la lessive, boulangeait le pain, s'occupait du saloir et vendait les céréales et les châtaignes. Elle portait régulièrement de petites socques bordées de rouge et mouchetées de vert. Ses bas de laine ou de coton étaient bleus ; mais elle n'utilisait pas de jarretières, de sorte que ses bas tombaient en faisant des plis autour des chevilles, ce qui n'était pas laid. Dans les fêtes, elle portait des chaussures à rubans et se coiffait d'un chapeau sans bords avec des plumes blanches. Ses poignets étaient d'une seule pièce, comme on dit là-bas pour exprimer la force. La paume de chaque main était comme du papier de verre ; et vanter le soin qu'elle prenait de ses ongles, ce serait une flagornerie indigne de ma sincérité. Ses dents, je n'ai jamais pu en apprécier vraiment l'émail. Elle les nettoyait avec cette herbe des montagnes qu'on appelle là-bas menthe sauvage ; et elle n'avait pour ses opulentes nattes blondes d'autres pommades que l'eau cristalline du bac où elle plongeait sa tête tous les matins. Elle s'asseyait ensuite, les jours de fête, sous un châtaignier pour se peigner, et c'était beau de la voir alors couverte de ses cheveux jusqu'à la ceinture : les poètes n'ont pas rêvé de plus jolie Mauresque, dans les rosées de la S. João, lissant ses mèches avec un peigne en or.

C'est ainsi que je la vis quand je me mis à la fenêtre de la chambre où j'avais passé la nuit, chez le sergent-major, alors que je revenais d'une foire où j'étais allé vendre un mulet, et acheter deux veaux pour l'élevage.

#### IV

Le père de Tomásia qui faisait disposer à sept heures sur la nappe de la table où nous avons déjeuné soupe d'œufs, patates baignant dans leur jus avec du lard, et lard cuit avec des patates, me dit que sa fille était à marier, et qu'il était disposé à la marier avec moi, si je voulais. Avant que je répondisse, il fit l'inventaire de ses biens, précisa la valeur du patrimoine de ses quatre frères curés, lesquels étaient présents, et dirent tous d'une seule voix qu'ils avaient signé des papiers pour laisser tout à leur nièce.

Je demandai un délai de quelques jours avant de répondre ; et, sur les instances de tous, je passai ce jour-là à Soutelo.

Tomásia, qui avait déjeuné dans la cuisine, comme à son habitude, quand il y avait des hôtes chez eux, m'apparut une demi-heure après le déjeuner, et me demanda si je voulais prendre un bol de caillebotte et un pichet de vin vert.

J'appréciai cette franchise patriarcale et descendis à la cuisine, où je trouvai sur la table à côté de l'escabeau qui était la parure du foyer, un bol vernissé rouge avec de la caillebotte et un luisant pichet d'étain débordant de vin vert mousseux. Tomásia s'assit en face de moi, mangea et but comme la fille de Laban avec Jacob.

Nous conversâmes en ces termes également patriarcaux :

— Quel âge avez-vous, Mlle Tomásia ? demandai-je.

— J'ai eu vingt-six ans vers la Sainte-Lucie.

— Vous en avez fait bon usage. Je suis surpris que vous ne soyez pas encore mariée !

— Il n'est pas encore trop tard.

— C'est également mon avis ; mais une personne aussi jolie que vous l'êtes, Mlle Tomásia, ne doit avoir aucun mal à trouver un fiancé.

— Je me porte bien, Dieu merci. Si vous me trouvez jolie, c'est l'affaire de vos yeux. Prenez une cuillère de caillebotte et buvez, le vin est bien frais.

— Il est excellent, mais je n'en peux plus.

— Vous êtes donc une petite nature !

— Je n'ai pas déjeuné comme d'habitude. Je prends juste en général du thé ou du café pas trop fort.

— Mon Dieu ! Vous buvez du thé au déjeuner ?!

— Pourquoi pas ?

— Dans ce cas... Nous avons du thé, ici, chez nous : c'est le Père João, mon oncle, qui l'achète, mais c'est pour ses douleurs au ventre. Ça ne m'a jamais rien dit, vous faites bien de m'en parler !

— Les nourritures lourdes conviennent-elles à votre estomac ?

— Bien sûr qu'elles lui conviennent ! Je n'ai jamais été malade deux jours de suite.

— Vous avez l'habitude de souper ?

— Il ne manquerait plus que je ne le fasse pas ! Je déjeune, je dîne, je goûte et je soupe ; ça se passe comme ça, ici, chez nous ; et vous ?

— Je me mets à manger mieux maintenant, depuis que je suis arrivé dans le village ; mais je n'ai pu encore m'habituer à souper.

— Oui, mais qui ne soupe pas se retourne dans son lit toute la nuit ; c'est un dicton des vieux. Alors, vous ne voulez plus rien manger ?

— Plus rien.

— Eh bien ! si vous voulez faire un tour jusqu'à la grange à côté de l'aire, je vais voir ce que font les valets. Les serviteurs, vous les quittez des yeux, ils se la coulent douce et il n'y a plus rien à en tirer. Vous voulez venir ?

— Ce sera un plaisir.

Tomásia remplit un grand cabas de fruits, et une gourde de vin.

— J'apporte ça aux valets, dit-elle, parce que quand je m'approche, ils me regardent toujours les mains.

— Si vous voulez, je vous prends le cabas et le vin, dis-je.

— Pas la peine ; j'arriverai bien à porter tout ça.

— Laissez-moi prendre au moins quelque chose.

— Prenez donc la gourde, elle est moins lourde.

Nous prîmes tous le deux, côte à côte, le chemin de l'aire; Tomásia s'arrêta souvent pour saluer les vieux et les vieilles qu'elle rencontrait.

Les vieux lui disaient :

— Dieu te garde, ma petite fleur.

Et les vieilles accouraient de loin pour dire :

— Voici le petit ange de Dieu, la mère des pauvres.

Et elle tirait du cabas quelques poignées de fruits pour les donner à celles qui n'en avaient pas chez elles.

Nous passâmes le parvis de l'église.

En face de la porte principale, Tomásia déposa son cabas sur le mur bas du parvis, leva les yeux vers le saint dont la niche se trouvait au-dessus du linteau de la porte, dit une courte oraison, fit le signe de croix, et prit son cabas.

Quand nous apparûmes sous l'avant-toit de la grange, les domestiques, qui vannaient le seigle avec des pelles et des tamis, redoublèrent d'ardeur.

— Dès qu'ils nous aperçoivent, dit Tomásia, voyez comme ils se retroussent les manches ! Ce sont vraiment de gros feignasses !

Élevant ensuite la voix, elle dit :

— Venez donc prendre des fruits, histoire de vous rafraîchir. L'ouvrage que vous avez abattu à vous six, je vous le faisais à moi toute seule et à cloche-pied. Vous vous traînez un de ces poils dans la main !

Tandis que les serviteurs engloutissaient les cerises, les poires, les pommes juteuses, et les *gelemendes*<sup>\*</sup>, Tomásia, maniant tantôt la pelle, tantôt le tamis, vanna un tas de seigle, en cherchant l'espace le plus ventilé de l'aire. Le vent remuait doucement le bord de sa courte jupe de percale en faisant de grands plis à la taille. Comme elle levait bien haut les bras, les manches larges de sa chemise se retroussaient jusqu'aux épaules, et les volants immaculés du jabot, sous le souffle de la brise, lui découvraient la poitrine autant que le vent peut le faire sans que la pudeur en souffre.

Elle m'a semblé jolie comme ça, bien plus que dans sa tenue d'amazone, ses chaussures de serge, et emplumée, telle que le l'avais vue à la fête de la S. João.

---

\* (NDT-NDE) Parties comestibles de l'ilve (*Ilva ribasirtens*)

Les serviteurs se remirent au travail, et Tomásia vint s'asseoir à côté de moi, sous un abri de chaume.

— Êtes-vous fatiguée ? lui dis-je.

— Maintenant, oui ! Je suis venue pour vous tenir un peu compagnie et je m'en retourne. Il y aura du pain dans les huches, quoi qu'il en coûte.

— Et vous me laissez tout seul ici ? !

— Si vous vous ennuyez, allez à la maison, il y aura mon père et mes oncles. Allez jouer à la brisque avec les curés, ils aiment beaucoup ça. Vous pouvez vous rabattre sur eux !... Moi, si j'avais des enfants, Dieu me pardonne, il n'y en aurait aucun dont je ferais un curé.

— Pourquoi ? Vous avez quelque chose contre les Pères ?

— Et pas qu'un peu ; les Pères sont l'image de Dieu ; mais ils ne bougent pas le petit doigt dans une maison ; ils disent leur messe, vont aux enterrements et aux fêtes, mais de là à empoigner une binette pour boucher une flaque ou détourner une rigole, faut pas compter sur eux ! Vous pouvez les regarder, piqués là chez moi à ne rien faire, à se regarder en chiens de faïence et à lire la gazette de Lisbonne... Les voilà qui arrivent... C'est un miracle de les voir sortir de la maison à cette heure ! Venez donc ! Ça fera plaisir à M. Silvestre.

Les quatre prêtres s'approchent, l'un d'eux, la *Nação* à la main, expliquait aux autres un paragraphe ardu de l'article de fond.

On me consulta sur le passage obscur, et mon avis ne laissa plus subsister aucun doute. Tandis que je parlais d'une façon incompréhensible pour elle, Tomásia me fixait. Les Pères louèrent ma finesse, et l'aîné, un oracle pour les autres, dit :

— Eh bien, Monsieur, avec le talent que Dieu vous a donné, vous devriez être royaliste !... C'est une ingratitude de ne pas défendre la religion de nos pères quand l'on doit tant à la Providence.

Je rétorquai que je respectais la religion de nos pères, et que la politique était un fait accidentel dans la vie des nations, en tous points étranger à la religion.

Nous discutâmes tranquillement une heure.

Tomásia se fatigua vite de nous écouter et s'en fut travailler.

## V

À l'heure de la sieste, j'allai m'asseoir dans une sombre châtaigneraie.

Mon estomac était en plein processus de chylification. Il régnait dans mon esprit une étrange clarté. Aucune de ces rêveries qui emportent les poètes dans les solitudes et dans les ombres ne perturbait la décoction des substances grasses dont le dîner regorgeait. Mes méditations étaient paisibles, terre à terre, sans extase pour me distraire du bonheur de l'instant, ni pour me transporter dans le passé où m'attendait la nostalgie, ou dans le futur d'où ne me parvenaient peut-être que les mensonges de l'espérance.

Car la nostalgie, passé le cap de la trentaine, offre un débordement de larmes redoublées dans la poitrine même de ceux qui ne se sentent pas vivre dans leur cœur.



Et l'espérance est une vierge aux charmes fous, laquelle ne vous laisse pas jouir des charmes d'une autre vierge qui vous permet d'apprécier les biens dont vous disposez.

C'est en méditant de la sorte que je m'endormis, couché sur un massif de marguerites et de pâquerettes.

Quand je me réveillai, j'avais, sur le visage, un mouchoir de lin blanc comme neige.

J'essuyai ma sueur, jetai les yeux tout autour et vis, à une distance de cent pas, Tomásia assise au bord d'un timbre, sous des branchages, qui cousait et chantait à mi-voix.

— Bonne après-midi, M. Silvestre ! lança-t-elle gaiement. On peut dire que vous avez piqué un bon somme ; et sans moi, les mouches et les moustiques vous suçaient le sang.

— Merci beaucoup, mon enfant.

— Mon enfant ! répliqua-t-elle. Je suis une femme, pas une enfant.

Je me levai et allai me laver la figure au tuyau du timbre. Tomásia enleva son tablier de lin pour que je m'essuie. Puis je m'assis à côté d'elle et vis qu'elle raccommodait une chemise.

— Raccorde ton linge, dit-elle, et il te fera l'année ; raccorde-le encore, et il t'en fera une autre.

Nous restâmes silencieux quelques secondes. Tomásia rompit le silence, pour demander :

— Vous vous en allez demain ?

— Oui.

— Vous ne vous plaisez pas avec nous ?

— Si. Mais chacun de nous a sa propre maison.

— C'est vrai... dit-elle, la main qui tenait l'aiguille suspendue, et les yeux fixés vers quelque chose d'éloigné.

— Vous êtes heureuse, n'est-ce pas, Mlle Tomásia ?

— Heureux sont ceux qui se trouvent au Ciel. Mon oncle, le Père João, dit qu'en ce monde personne n'est content de son sort.

— Qu'est-ce qui vous manque à vous ? N'avez-vous pas tout ce que vous désirez ?

— Je ne désire pas grand'chose...

— Que vous faut-il alors de plus pour être heureuse ?

— Je voudrais que vous restiez quelques jours de plus par ici, M. Silvestre ; mais si vous avez quelque chose à faire chez vous, allez-y. Vous rappelez-vous quand nous avons été, il y a quelques années, aux fêtes du Jeudi Saint de Santo Amaro ?

— Oui.

— Eh bien, je n'ai jamais oublié ! Vous rappelez-vous m'avoir vue ?

— Je ne m'en souviens pas très bien...

— C'est bien ce que je me disais...

— Pourquoi ? Avez-vous une raison pour supposer que je ne devrais pas me souvenir de vous ?

— C'est une façon de parler... Vous ne vous rappelez même pas que je vous ai donné deux croquignoles chez M. le Vicaire ?

— Ah, je me rappelle, maintenant. Vous aviez vos cheveux blonds attachés avec des rubans, n'est-ce pas ?

— Et une robe de satin rouge.

— C'est ça. Comme vous étiez jolie ! J'ai passé beaucoup de jours à penser à vous.

— Mais vous avez oublié, et maintenant vous ne m'avez même pas reconnue. En dix ans, une fille change de visage ; je suis vieille à présent...

— Vous n'avez même pas changé, mon enfant.

— C'est qu'il y revient !... Je n'aime pas qu'on m'appelle *mon enfant*. Appelez-moi Tomásia.

À ce moment-là, le sergent-major arriva, et il dit, avec un geste affable :

— Ô ma fille, prends garde : tes oncles demandent déjà si tu t'es enfuie avec M. Silvestre.

— C'est de ça que nous discutons, mon père ; vous voulez vous enfuir vous aussi avec nous ? répondit-elle avec beaucoup d'esprit et sans se démonter.

— Eh bien, allons-y, avec l'aide de Dieu.

Et le vieux, se rapprochant encore, remarqua les travaux de couture de Tomásia, et dit :

— Tu n'as pas honte de raccommode des chemises devant ce monsieur ?

— Il ne manquerait plus que ça ! C'est une honte de le faire ? Ce qui est une honte, c'est de les porter en loques. Oh, M. Silvestre, tant pis si je me montre bien hardie, mais, dites-moi : qui s'occupe de vos vêtements ?

— Mes vêtements, on ne s'en occupe pas ; quand ils se déchirent, j'en achète d'autres.

— Une belle organisation ! fit-elle, voilà un bon exemple d'économie domestique !... Si j'habitais plus près de chez vous, je vous dirais d'envoyer votre linge ici... Ça vous fait rire ? Vous croyez peut-être que je ne sais pas repasser ! Regardez le col de la chemise de mon père, comme il est raide !

Le vieillard la coupa :

— Le mieux encore, ce serait que M. Silvestre vienne ici, chez nous, une bonne fois pour toutes, tu pourras alors t'occuper de son linge.

Tomásia comprit le sous-entendu et baissa les yeux sur son ouvrage.

Les prêtres s'approchaient, en discutant un autre point de l'article de fond de la *Nação*, et nous marchâmes tous de concert en polémiquant, jusqu'à ce que nous arrivions à un champ au bord de la rivière, où le sergent-major avait une petite maison avec une cave.

Nous pénétrâmes dans la cave, dont la fraîcheur faisait du bien. Peu après, une fille survint avec le panier du goûter. C'était un plat de terre cuite rouge pleine de truites frites.

Tomásia s'en alla cueillir à une mare des bettes et du cresson, dont elle fit une salade après s'être frotté les mains avec le sable du bord de la rivière.

Nous renversâmes une cuve, le fond en l'air, et nous nous installâmes autour. On y posa le plat de truites et le grand saladier, et nous les attaquâmes tous avec des fourchettes en fer bien luisantes.

Tomásia prit une truite qu'elle posa sur une tranche de pain et s'assit sur la plate-forme où se trouvait la pipe, dont elle tirait le vin qui jaillissait tout écumant de la bonde. Nous buvions tous au même pichet d'étain, et chaque fois que le pichet passait dans la main d'un prêtre, il retournait vide au robinet.

— Mes oncles me donnent du travail ! dit Tomásia en riant.

— Allons donc, ma fille, rétorqua le Père João, comme si tu n'aimais pas toi aussi voir le fond de la chope... Ces couleurs-là, on ne les prend pas en buvant de l'eau.

— Bois, sale gosse, bois, dit le sergent-major ; le vin, ça fait la moitié du repas.

Quand le pichet passa de ma main à celle de Tomásia, je remarquai qu'elle posait ses lèvres sur le rebord mouillé à l'endroit même où j'avais posé les miennes. Et, quand elle vit que je m'en étais aperçu, elle rougit.

Nous revînmes le soir à la maison.

## VI

Après le souper, Tomásia alla s'installer à un balcon en pierre de taille qui dominait de vastes plaines cultivées entourées de bois.

Les prêtres, le sergent-major et moi, nous nous penchâmes de notre côté sur les systèmes de gouvernement, et nous pesâmes les avantages de la représentation nationale par rapport à l'opinion d'un seul homme. Les ardeurs de la polémique étaient rafraîchies avec des baisers au pichet, des baisers longs, longs, aussi absorbants que les baisers des amants.

Comme le sergent-major n'entendait pas les théories absolutistes de ses frères, ni les miennes sur l'émancipation sociale, il s'endormit, appuyé au dossier d'une chaise en cuir.

Le différend s'éteignit à mesure que les forces intellectuelles se trouvaient absorbées dans le travail de la digestion. Mises à part deux poules jaunes de graisse, avec leur garniture de saucisson, au centre de la table, il y avait dans le plat creux un agneau rôti tout doré, bien étiré sous une épaisseur de riz, marquetée de rondelles de saucisses.

Trois des prêtres s'en furent se coucher, et le plus lettré des quatre, le Père João, me demanda si je voulais aller au balcon regarder la rivière argentée par la lune et les pénombres des hautes collines qui entouraient le gracieux village.

Au moment de passer sur le balcon, je m'arrêtai, et demandai au prêtre de s'arrêter.

Tomásia chantait une chanson populaire, triste comme toutes les cantilènes du Minho et de Trás-os-Montes. Les paroles n'inspiraient pas moins la mélancolie que la musique. Les voici :

Tes cheveux m'ont si bien prise  
Et tes regards m'ont tuée  
Tes jolis pieds m'ont fuie  
Quand pour morte ils m'ont laissée.  
Dans mes mains, neige glacée,  
Tu as posé un bouquet,  
Pris les roses, les oeillets,  
Pas la myrte et le cyprès.

Je me suis brusquement avancé sur le balcon, et j'ai dit à l'émouvante chanteuse :

— Qui vous a appris ces paroles si tristes et si jolies ?

— Ah ! s'exclama-t-elle, je n'ai pas pensé que vous étiez ici... C'est la fille de Chaves qui a fait cette chanson.

— Qui était la fille de Chaves ?

Le prêtre se chargea de répondre :

— C'était l'amoureuse d'un de mes condisciples au séminaire de Braga, qui est morte d'amour à cause de lui, au Couvent de Sant'Ana, et il est mort lui aussi à cause d'elle. Ils étaient tous les deux de Chaves. J'ai récupéré le petit bout de papier où la pauvre a écrit les couplets que ma nièce chante en pleurant.

— C'est que vous pleurez ! dis-je, en voyant un rayon de lune se refléter dans ses yeux.

— Ce n'est pas pour moi, dit Tomásia entre le sourire et les larmes, je plains cette pauvre créature !...

Je l'interrompis :

— Seulement elle ?

— Lui aussi, qui est allé la rejoindre dans l'autre monde.

Quel nom donner aux larmes de cette femme, si elles n'expriment pas la sublime poésie de la tendresse, que je rencontre après tant de temps pour la première fois !... me dis-je, en m'arrangeant pour que l'estomac ne m'entendît pas. Et les cendres de ce qui fut le cœur frémirent doucement.

## VII

Au point du jour suivant, j'entendis la voix du sergent-major qui se promenait dans le verger flanquant la maison.

Je descendis dans le verger et lui demandai s'il était sérieusement décidé à me donner sa fille.

Le vieillard posa le menton sur ses mains appuyées au pommeau d'ivoire de son jonc et dit :

— J'ai une seule parole : je suis le sergent-major de Soutelo, chevalier-profès de l'Ordre du Christ depuis 1812 et chevalier de l'Ordre de la Vérité depuis l'âge de raison. Je vous donne ma fille, M. Silvestre, à condition que vous viviez avec moi, tant que je serai vivant ; après, si vous voulez, amenez votre femme chez vous. Je ne lui donne en dot ni ceci, ni cela. Tout ce qui m'appartient, ainsi que tout ce que possèdent mes frères, est à elle. Vous entrez ici comme un fils plus que comme un gendre. Buvez, mangez, habillez-vous à la maison. Les revenus de la vôtre, confiez-les lui : Apparemment, vous avez fait, là-bas, dans le monde, de grosses dépenses, et elles étaient inconsidérées. Vous avez payé votre tribut : tout le monde le paie, chacun selon son humeur. Je m'en suis également donné à cœur joie, et j'ai vu mes prêtres faire pis encore, quand ils portaient déjà la tonsure. Maintenant, ce n'est pas l'eau qui s'est écoulée qui fait tourner le moulin. Devenez un homme, et calmez-vous. Envoyez au diable les extravagances et les plaisirs des villes. C'est ici que la paix et la gaieté règnent dans les bonnes consciences.

Le sergent-major continua de la sorte, jusqu'à ce que sa fille se montrât à la fenêtre pour dire :

— Allez! Venez ! Le déjeuner est servi.

— Vous vous en allez aujourd'hui ou vous restez parmi nous ? demanda le vieillard en chemin.

— Je vais prendre mes dispositions et je serai de retour, au bout de vingt jours, pour rester définitivement.

— C'est décidé ? Parole de gentilhomme ?

— Je ne mérite pas que l'honorable père de Tomásia me pose une telle question.

— Mettez ces doutes sur le compte de ma satisfaction. Bons sont les bonheurs dont on doute quand on les a dans la main.

Et il m'embrassa, les yeux humides.

Nous étions à table. Tomásia, à son habitude, allait et venait entre la salle-à-manger et la cuisine, apportant ou ramenant les assiettes et les plats.

Son père lui demanda de s'asseoir à côté de moi.

Le père João, mon voisin de droite, déplaça son abdomen pour faire de la place à sa nièce.

Tomásia, timide à présent, semblait différente, et ne quittait pas son père des yeux.

— Qu'est-ce que tu me veux, petite, pour me regarder avec un air si grave ? fit-il. Oh, ma fille, on dirait que le sang va te jaillir de la figure ! C'est comme ça, exactement comme ça, que j'ai regardé ta mère il y a trente-deux ans. Son mariage a été tout à fait comme le tien. Elle l'a su la veille, comme toi, et moi, je me suis décidé, la nuit même, pour le matin, parce qu'elle était vertueuse, travailleuse et pure comme les étoiles du Ciel. Voici ton fiancé, Tomásia. Buvons à la santé de notre Silvestre !

Ils sortirent de l'armoire sept gobelets en vaisselle d'Inde avec lesquels on trinqua.

— Ce sont les mêmes qui ont servi, il y a trente-deux ans chez mon beau-père, dit le sergent-major.

Je portai un toast en termes simples à ma nouvelle famille.

Pendant le déjeuner, Tomásia ne chercha pas une seule fois mon regard.

Le déjeuner terminé, j'ai demandé à la voir, pour prendre congé d'elle, et j'appris qu'elle était à l'église.

Je l'attendis. Entre-temps, le Père João me remit le certificat de naissance de sa nièce, et me pria de lui faire parvenir le mien aussi tôt que possible pour la publication des bans.

Tomásia arriva en toute hâte parce qu'on l'envoya chercher. Dès qu'elle put me parler seule à seul, elle tira de son corsage un tout petit paquet, et me le donna, en me demandant de mettre à mon cou ce qu'il y avait dans le mouchoir. Je lui dis au revoir et je l'embrassai. Tomásia ne voulut laisser à personne le soin de me tenir l'étrier au moment de monter à cheval.

Puis elle disparut à l'intérieur de la maison, après m'avoir demandé de l'attendre un instant, et revint aussitôt avec une petite sacoche.

— C'est pour la route, dit-elle, en l'attachant aux boucles de la selle.

Je lui dis au revoir une dernière fois, et Tomásia monta au sommet d'une butte d'où l'on apercevait la route sur une bonne longueur, et elle restait là à me faire signe jusqu'à ce que je disparusse dans un vallon.

— J'ouvris le paquet : c'était un *Agnus Dei* enchâssé dans de l'argent. Il y avait au centre du mouchoir qui l'enveloppait un cœur plein de défauts, percé d'une flèche que la capricieuse brodeuse représentait tout entier, de sorte qu'on aurait dit un trait collé au cœur.

Au bout de trois lieues, je m'assis à l'ombre de quelques chênes-liège et j'ouvris la sacoche : elle contenait une poule rôtie, une gourde de vin et un pain.

La lectrice au cœur délicat et susceptible me demande si j'ai aimé ça, si je n'aurais pas trouvé plus de saveur à un bouquet de fleurs.

Non, madame, je préfère et de loin trouver la poule, le pain et la gourde.

Le plaisir des fleurs, je le cède bizarrement à vos amoureux, Madame, et je ne vois aucun mal à ce que vous riiez de la fille du sergent-major de Soutelo, qui offrait des fleurs à ses saints et prenait bien soin de l'estomac des personnes qui lui étaient chères.



## VIII

J'arrivai chez moi, et m'y sentis dépaysé comme si ce n'était pas chez moi.

Je vis de vieux domestiques qui se déplaçaient, taciturnes et tristes. J'avais la poitrine serrée par cette solitude, que les souvenirs de mon enfance rendaient plus poignante encore. Mon esprit se réfugiait à Soutelo, et j'étais effaré de ne pas sentir mon cœur renaître à la chaleur de ces désirs qui ressemblaient à de la nostalgie.

J'abrégeai mes dispositions : je fis annoncer une première fois les bans de mon mariage dès le jour suivant, qui était un dimanche, je fis de nouveaux placements, je démissionnai de mon poste d'officier-civil, et j'achetai à la ville la plus proche quelques cadeaux de fiançailles.

Je ressentais, au cours de ces préparatifs un bien-être placide et serein que je n'avais jamais éprouvé. Je m'endormais et me réveillais de bonne humeur, quoique ce bien-être au réveil ne fût pas un ravissement, une enivrante jouissance, telle que j'en avais senti à une autre époque, dans les plaisirs éphémères, ou simplement l'espoir d'y parvenir. Ma joie résidait tout entière dans la perspective de me voir écarté du monde, estimé de cinq vieillards heureux, uni à une femme innocente, modelée d'après de douces images que j'estimais effacées depuis les temps bibliques. Je me représentais ma vie future, durant les trente ans que je pourrais vivre encore. Je voyais un avenir uniforme, le travail ne serait pas fatigant, je serais estimé et respecté de mes compatriotes. Je lisais dans ma petite bibliothèque les poètes bucoliques, et je relisais surtout une ode de Meléndez que j'apprenais par cœur, et qui commençait ainsi :

Ya vuelvo a ti pacífico retiro :  
 Altas colinas, vale silencioso  
 Término a mis deseos,  
 Faustos me recibid ;dadme el reposo  
 Por que en vano suspiro  
 Entre el tumulto y tristes devaneos  
 De la corte engañosa :  
 Con vestra sombra amiga  
 Mi inocencia cubrid, y en paz dichosa  
 Dame esperar el golpe doloroso  
 De la parca enemiga...\*

J'interrogeais parfois ma conscience : je lui demandai si j'aimais Tomásia. Elle ne me donnait aucune réponse, ne se jugeant pas habilitée pour m'en proposer une. C'est au cœur qu'il revenait de discuter avec moi de tels points d'une importance dérisoire, s'agissant de mettre un comble à mon bonheur. J'avais lu la Bible, et je n'y avais pas vu les patriarches offrir leur amour, ou quémander le leur aux femmes qu'ils épousaient. Booz ne dit pas à Ruth qu'il l'aime. Bien qu'il soit rebuté par les yeux maladifs de Léa, Jacob ne se déclare pas amoureux de Rachel. Abraham s'est marié avec Sarah sans prodiguer des copeaux de son cœur. À l'Âge d'Or, la femme était la femelle de l'homme : ils se mariaient pour procréer, à leur façon, et c'est en procréant qu'ils vieillissaient heureux.

L'amour, c'est le délabrement des bonnes coutumes grecques et romaines qui l'a ensuite inventé, comme un condiment nécessaire aux palais émoussés des enfants vicieux des villes.

S'il est une chose, encore maintenant que je n'ai jamais entendu dire dans les villages éloignés des foyers de la corruption, c'est : "Maria do Ribeiro aime António da Capela." Là on ne dit pas *aime*, on dit qu'ils se *chérissent*. "Qu'ils se chérissent" c'est différent ; cela revient à se fondre dans un seul être, une seule volonté, dans une telle identité de l'âme et du corps, et si une, qu'ils ne se demandent même pas s'il y a un malheur assez fort pour les désunir en deçà de la mort. Au delà de la sépulture, ils se croient assurés de vivre éternellement en partageant leurs souffrances et leurs gloires.

Il n'est pas besoin d'amour quand il existe une profonde estime. Dans ces bienheureux mariages qui fleurissent obscurément dans les gorges des montagnes et des bois qui bordent les berges des rivières, on n'a ni le loisir, ni l'occasion de discuter sur les subtilités du cœur. On croit, en ces contrées, qu'un tel lien est éternel et que le sacrement du mariage est une religion, ou son dogme le plus sacré. Il se peut qu'ils n'y songent même pas : Ce qu'ils savent vraiment, c'est qu'ils sont heureux.

---

\*

\* Je reviens vers toi, paisible asile : /Vallée silencieuse, hautes collines, /La fin de mes désirs; /Heureux vous m'avez accueilli ; /Donnez-moi le repos, je vous prie, /Auquel en vain j'aspire, /Au cœur du tumulte, des tristes délires /D'une cour trompeuse : /Et de votre ombre amie /Couvrez mon innocence, /et dans une paix heureuse /Accordez-moi d'attendre le coup douloureux /De la Parque ennemie...

Je méditais là-dessus et sur d'autres sujets lorsque je m'apprêtais à consacrer ma vie aux quietes délices d'un mariage qui ferait rire de pitié mes amis.

## IX

J'y suis allé.

Dans la chênaie par laquelle on entre dans le bourg de Soutelo, m'attendaient les quatre prêtres, le sergent-major, l'abbé, l'apothicaire, et le juge élu. Ils m'embrassèrent tous en se dispensant de présentations pour les trois personnages qui élargissaient le cercle de mes relations. Ces bonnes gens des villages abordent carrément un homme, l'embrassent assez fort pour lui broyer les côtes et le soulèvent du sol avec la véhémence de la crédulité. S'il est une chose que là-bas l'on ne m'a jamais dite, c'est : "Je vous présente Untel".

Les Untel du village s'estiment toujours assez visibles pour ne pas avoir besoin qu'un autre dise à leur sujet : " Je vous le montre ".

Nous nous ébranlâmes en direction de la maison.

Tomásia vint m'accueillir sur le palier de l'escalier et s'enquit immédiatement de l'*Agnus Dei*. Je le tirai de ma poitrine et le lui montrai. La jeune fille, toute contente, baisa la relique et dit :

— Vous voyez, mon père ? Il la porte là, sur sa poitrine. Vous me disiez que M. Silvestre ne porterait pas ça !... Je savais bien que c'était un chrétien !

La table était mise et couverte de plats de truites et de goujons, entre les corbeilles de fruits.

Nous goûtâmes et poursuivîmes notre causerie sur le balcon en pierre de taille jusqu'à la sonnerie des Ave Maria.

Les invités partirent après la prière ; les prêtres sortirent également pour réciter leur bréviaire, le sergent-major alla se baigner dans la rivière et je restai seul avec Tomásia.

Les grenouilles coassaient et les scarabées vrombissaient. Des chênaies et des châtaigneraies parvenait le hululement plaintif des hiboux et des chouettes. Les chauves-souris voletaient entre les piliers du balcon. Dans les cours voisines, les agneaux bêlaient, et les chèvres s'en donnaient à cœur joie, on entendait le son creux de leurs coups de corne, un divertissement auquel s'adonne l'humanité avec moins de fracas, et sous une lumière plus franche.

Je pris la main de Tomásia et lui dis.

— Tu as beaucoup d'affection pour moi ?

— Oui, répondit-elle, en me donnant son autre main, que je serrai entre les miennes.

— Es-tu heureuse de te marier avec moi ?

— C'est maintenant que j'ai tout ce que je désire.

— Et si je ne revenais pas, si je ne me mariais pas avec toi, serais-tu malheureuse ?

— Le Ciel m'en préserve ! Je mourrais comme la fille de Chaves.

— Et si l'on te disait que je suis amoureux d'une autre femme, m'aimerais-tu ?



— Si vous étiez amoureux d'une autre, M. Silvestre, vous ne m'aimeriez pas, moi.

— Mais si je tombais amoureux après notre mariage ?

Tomásia retira ses mains. Je ne sais si elle pâlit, la lumière des étoiles suffisait pour cette expérience.

— Pourquoi m'enlevez-vous vos mains ? ! demandai-je.

Tomásia me les rendit, sans répondre.

Je répétai ma question.

— Ce n'est pas possible, dit-elle.

— Qu'est-ce qui n'est pas possible ?

— Que vous vous mariiez avec moi et que vous tombiez amoureux d'une autre après... Mon père a toujours éprouvé un grand amour pour ma mère, et tous les hommes mariés que je connais sont comme l'était mon père.

— Et je serai comme eux, mon amie. Ne pense plus à ces questions.

Je l'embrassai, déposai un baiser sur son visage et la laissai partir donner des ordres pour le souper.

Ce baiser, elle le reçut sans que la pudeur la fît trembler, comme les petites donzelles des romans.

## X

Deux jours après, à six heures du matin, j'entendis des coups de feu qui résonnaient dans les montagnes et les vallées près du village.

C'étaient les amis du sergent-major, invités ou non, qui célébraient le mariage de la *morgada*, ainsi qu'ils la dénommaient, puisqu'elle était fille unique.

Les grandes maisons spacieuses se remplirent de gens. Là-bas, on appelait grandes baraques ou grandes maisons ce que dans les régions au langage déjà plus policé, on appelle "salles".

Se mêlaient aux cultivateurs beaucoup de jeunes filles au visage rieur, avec leurs tabliers pleins de pétales de fleurs.

Le juge élu portait l'habit et l'apothicaire semblait amener dans le collet du sien tout son laboratoire pharmaceutique.

Tomásia était vêtue de satin bleu. On avait fait venir la robe de Chaves. La sœur du juge élu, qui était allée aux bains de Foz, se peigna à la mode de Porto ; ma fiancée, par contre, après s'être regardée dans un miroir, défit sa coiffure et se fit un diadème avec sa grande natte blonde, sans plus d'atours qu'une rose d'Alexandrie. Sur ses épaules, que la robe laissait nues, Tomásia jeta un châle écarlate de Tonkin, que j'avais envoyé à ma mère, et qu'elle ne s'était jamais mis.

Nous partîmes pour l'église entre deux rangées qui nous bombardaient avec ardeur : c'étaient des centaines de personnes des deux sexes.

Les vieilles levaient les bras au ciel, en s'exclamant :

— Comme tu es belle aujourd'hui ! Béni soit Dieu ! On dirait Notre Dame ! Nous nous confessâmes, communiâmes et reçûmes les bénédictions.

De la sortie de l'église à l'entrée de la maison nous avons sans cesse avancé sous des nuages de fleurs. Le fracas des tromblons était assourdissant et

les deux carillons de la paroisse sonnèrent à toute volée du moment où nous sortîmes de l'église à la tombée de la nuit.

Une demi-heure après notre arrivée, j'entrai dans la chambre de ma femme et la trouvai à genoux devant une image de Saint Jean des Bien-Mariés.

Elle se leva en se signant, et attendit que je lui donnasse un baiser pour la deuxième fois. Je pense que le public m'épargnera le soin de lui avouer qu'en lui donnant ce second baiser, je rencontrai ses lèvres. C'était l'instinct des sensations agréables, mais honnêtes, qui apprenait à ma femme le secret du plus grand plaisir que l'on peut tirer d'un baiser.

Le déjeuner était sur la table.

\*\*\*

## L'ÉDITEUR AU RESPECTABLE PUBLIC

Les autographes de mon ami Silvestre da Silva manquent de lien et d'ordre à partir de la date de son mariage. Il saute immédiatement aux yeux qu'une fois parvenu au comble de sa béatitude, Silvestre da Silva s'est arrêté pour se reposer de sa pérégrination, Dieu sait comme elle fut pénible ! qui l'avait entraîné dans les sentiers escarpés de son passé.

Je vois ici beaucoup de fragments d'œuvres ébauchées, portant sur l'hygiène domestique. Les plus profitables tendent à montrer que la déesse de la Fortune est l'amie préférée de ceux qui soumettent leur vie au doux régime de la matière et n'exercent leur esprit qu'à en corriger les excès. Ces passages détachés, je les trouve réunis sous le titre : *Le Bonheur par l'Estomac*.

Il existe d'autres manuscrits qui prônent l'égoïsme, mais l'égoïsme rationnel de Bentham. Voici l'une de ces maximes : "L'homme ne vit bien avec les autres que lorsqu'il vit surtout pour lui." Je pourrais montrer, avec de telles sentences, si j'avais la patience de les copier, que, s'il avait cultivé le genre, Silvestre da Silva aurait pu être un La Rochefoucauld ailleurs qu'à Soutelo.

En laissant de côté, comme tout à fait secondaires, les productions intellectuelles de Silvestre, je vais m'efforcer, m'appuyant sur ses notes et les renseignements que j'ai pu obtenir, présenter dans l'ordre les faits survenus après son mariage.

Silvestre fut élu président de la Chambre de Carrazedo de Montenegro : c'est ainsi que s'appelait le Conseil où le souffle du hasard l'avait poussé à l'automne de sa vie. Il étrenna ses fonctions municipales en faisant fabriquer un nouvel écrou pour la cloche de l'église et repaver une route qui passait devant sa porte ; il proposa ensuite dans une session que l'on demandât au Gouvernement de construire une route de Porto à Chaves, avec un embranchement pour desservir Soutelo.

Cette suggestion lui valut assez de crédit pour consolider sa réputation un tant soit peu ébranlée par la façon dont il avait puisé dans le coffre municipal pour refaire une route réservée à son usage exclusif. Le zéphyr de la faveur populaire le caressa plus tendrement quant, grâce à l'empressement du député qu'il avait fait élire, il obtint que le conseil de Carrazedo, au moment de dessiner les districts, absorbât un autre conseil, limitrophe.

Aux élections suivantes, sans chercher à se gagner les populations, ni faire campagne, il fut élu député, contre l'avis des autorités.

En apprenant que son mari se séparait d'elle dès la deuxième année de leur mariage, Tomásia fit couler un tel torrent de larmes sincères que Silvestre renonça à occuper le poste, et s'arrangea pour que le nouveau tour de scrutin désignât le juge élu, qui ne fit pas non plus l'affaire parce qu'il refusa de prêter serment, en tant que légitimiste viscéral.

Le Gouvernement fit appel à l'influence de Silvestre et parvint à faire élire dans sa circonscription un candidat inconnu des électeurs. Le gendre du sergent-major gagna ainsi une décoration pour son beau-père et une autre pour lui-même, et une grasse abbaye pour le père Atanásio, un oncle de sa femme. Du coup, tous les prêtres retournèrent leur soutane et proclamèrent la légitimité de Sa Majesté D. Maria II, au grand dépit du juge élu, qui rompit toute relation avec cette famille de renégats, ou de *renieurs*, comme il disait.

Il résulta de ce différend que les journaux de Porto s'en prirent à Silvestre, en l'accusant de détourner les fonds de la Municipalité pour le plus grand profit de ses propriétés.

Le moment est venu de dire que Silvestre était parti de Porto couvert de dettes, et que les créanciers le considéraient comme insolvable, sa petite maison étant déjà hypothéquée pour des dettes plus anciennes. Or, quand les créanciers virent qu'on parlait de lui dans les périodiques comme d'un propriétaire, et qu'ils finirent par apprendre, après avoir mené leur enquête, qu'il avait fait un riche mariage, et l'endroit où il l'avait fait, ils lancèrent une commission rogatoire contre lui et sa femme. Silvestre s'en sortit en présentant son contrat matrimonial, d'après lequel l'épouse n'était pas tenue d'engager les biens qu'elle avait acquis ou qu'elle acquerrait pour payer les dettes contractées par son mari avant la date du mariage. Les créanciers les plus anciens se rabattirent sur les hypothèques à réaliser, et furent effarés de voir des copies de documents antérieurs. Ce qui est sûr, c'est que Silvestre démontrerait, si nécessaire, que ses aïeux avaient hypothéqué la maison quelques siècles avant qu'elle eût existé.

Loin de moi l'idée de louer un tel procédé ; mais une raison bien instruite admet qu'un homme maltraité se venge sur ses créanciers. S'agissant de prendre sa revanche, un esprit sublime se venge en bloc. Ils ne peuvent tirer leur raison, ceux qui n'ont même pas de créanciers.

Bien que ce fût un caractère d'un autre temps, le sergent-major ferma les yeux sur les canailleries de son gendre et admira son astuce. La décoration lui avait illuminé l'esprit, à la clarté duquel il considéra les hommes, les choses et son époque.

La troisième année de son mariage, Avec sa poitrine et son abdomen, Silvestre avait pris la forme d'un cerceau. L'obésité ralentissait ses gestes et noyait son esprit dans la graisse.

Je l'ai vu à Foz, et fait la connaissance de Mme Tomásia, du sergent-major, et d'un enfant de deux ans, dont le grand-père était fou.

J'abordai des sujets littéraires avec mon ancien collègue dans la presse. Le bonhomme se moquait de moi, et disait :

— Tu en es encore là, pauvre vieux ? ! Oublie tout ça, abrutis-toi, transforme-toi en un estomac si tu veux vivre à l'image de Dieu, qui fait les hommes de notre temps !

Le seul livre que je vis à son chevet, c'était la *Physiologie du Goût* de Brillat-Savarin et *La Gastronomie*, un poème de Bouchet.

Il me pria d'aller passer quelque temps avec lui à Soutelo, si je voulais revenir dans le monde avec une âme neuve. J'acceptai, j'y restai deux mois et revins l'estomac entartré par les quantités de lard grâce auxquelles mon ami me promettait de reconstruire mon appareil intellectuel.

Je remarquai qu'à Foz, Silvestre cherchait à se distraire dans le jeu ; il disait que la fortune de ses créanciers dépendait des gains qu'il ferait. Les créanciers de mon ami perdaient avec lui, comme les personnes bien malchanceuses qu'ils étaient.

Silvestre m'expliquait l'excentricité de ce monde qu'il jugeait bon et nullement préoccupé de me duper ; le monde s'est amusé à gruger un fou qui ouvrait son cœur et sa bourse à toutes les perfidies et à toutes les plaisanteries.

— Je n'ai pas eu de sincère ami qui me donnât de l'argent sans me faire au préalable des trous dans les poches pour le récupérer d'une main, tandis qu'il me le prêtait de l'autre, non sans l'avoir claquemuré d'intérêts. Mes amis les plus dévoués m'orientaient vers des usuriers qui me donnaient le dixième de la somme mentionnée dans la reconnaissance que je signalais. C'était un jeu de voleurs ; ce furent des prêts de l'infamie ; ils ne pouvaient être remboursés qu'avec des moyens infâmes. Les consciences de Saint Antoine et de Saint François d'Assise n'ont pas été plus pures que ne le sera la mienne quand elle se présentera devant le Juge suprême. Je crois que je ne dois rien parce que les intérêts que j'ai payés excèdent le capital : or ce que je ne dois pas, ce serait une absurdité de le payer avec ce qui n'est pas à moi.

Il me semble que la logique fait défaut à cette argumentation. Quoi qu'il en soit, nombreux sont ceux qui cessent de rembourser comme Silvestre da Silva ; mais ne pas rembourser, en s'appuyant sur des arguments à première vue irréfutables, c'est en cela qu'il a été singulier.

Je vous dirai l'impression que m'a faite la vie familiale de mon ami.

D. Tomásia l'adorait et, sans le vouloir, elle s'était polie par amour pour lui, au point de renoncer à mettre comme avant la main à la pâte. C'était entre eux une émulation à qui engraisserait le plus ; et, pour ce qui est des heures de sommeil, ils surpassaient n'importe qui, sauf l'autre. Silvestre avait amené de Porto un cuisinier qui contribua grandement à ravager l'estomac du sergent-major et des prêtres. La table de Silvestre se fit une réputation dans les alentours, surtout après que l'apothicaire, un commensal insatiable, fut mort d'une indigestion de boulettes. Durant l'été que j'y passai, la maison recevait un grand nombre de familles anciennes, où j'ai vu des gens que le Déluge a respectés, et moi aussi.

Je puis jurer que Silvestre n'a jamais donné à sa femme l'ombre d'une raison d'être jalouse. Ils étaient si sûrs l'un de l'autre, qu'il est inutile de le mentionner. D. Tomásia était une fière luronne, elle riait à en éclater, et faisait rire avec ses naïvetés ; pourtant, en ce qui concerne son invulnérable fidélité d'épouse, jamais personne, exceptée ma lectrice mariée, ne m'a donné de telles certitudes. Et elle était belle, à n'en plus pouvoir, cette femme de trente-deux ans ! L'exubérance même des chairs semblait parer ses formes d'une certaine majesté, qui vous épouvanterait, vous, jeune fille de Lisbonne dont la taille, comme si elle allait se briser, ondoie suivant les caprices de la brise.

Plus d'une fois, j'ai tenté de stimuler le génie engourdi de mon ami, lui rappelant nos causeries littéraires dans les cafés, et citant les passages les plus connus de ses chroniques. Silvestre se réveillait par moments, m'écoutait avec une apparence de nostalgique mélancolie, mais reprenait aussitôt l'air stupide et moqueur de qui se ligue avec ceux qui persiflent les lettres. Je me souviens ici, tout à coup, d'une poésie que, dans un moment de bonne humeur, il a tiré de cette même serviette pour me la faire lire. Quand je la relis, et que j'estime la veine satirique de Silvestre, j'ai du mal à pardonner au monde qui l'a exilé de la lumineuse patrie de l'esprit pour le reléguer dans la stupidité d'une vie, dont je souhaiterais, par vengeance, le bonheur à qui me la prônerait. Voici, lecteur, ces vers :

De la creuse ostentation les leurres vains,  
Et les ridicules si nombreux et si grands  
Font pleurer et font rire.  
Ô primitives ères, troupeaux transhumants  
Des temps patriarcaux,  
Permettez à cette âme enfin de reflleurir !  
La fille de Laban remplissait une cruche,  
La royale Pénélope savonnait  
Les chaussons conjugaux,  
Lucrece à ses quenouilles s'activait.  
Beaucoup de grandes dames  
Faisaient de même et beaucoup plus encore  
Et l'on prenait plaisir à voir comme  
Leurs maisons étaient outillées et équipées,  
Briquées et balayées !  
Elles faisaient elles-mêmes leurs écheveaux,  
Leur toile elles tissaient,  
Elles avaient toujours leurs coffres bien fournis,  
Écoutaient la messe, le dimanche, et puis,  
Comme une Portugaise, allaient à leur fourneau,  
Pot-au-feu, soupe à volonté.  
Et pour favoriser ensuite la nature,  
Elles vont se promener,  
En dégorgeant ainsi leur ventre tuméfié.  
La brune survenant, les portes se barraient,  
Et le couple formant alors une seule âme  
Ronflait doux et serein du repos le plus calme ;  
L'amour les unissait de son lien magique.  
Ô temps patriarcaux !... Quelle est ma nostalgie,  
Quand moi, l'enfant de ces époques insensées,  
J'envie le sort de mes aïeux !  
Vous viviez pendus aux queues de vos cheveux,  
Ô vertus portugaises !  
Les cheveux sont tombés, vous tombâtes aussi.  
Las, maintenant, quelle sottise et quelles ruines,  
Quelles gens, quelle nation et quelles mœurs,  
Que les tiennes, Portugal !

La civilisation, rien que dans les lumières,  
 S'ils se croient éclairés, ça devient infernal !  
 Ils épient l'intérieur de toutes les maisons,  
 Vivant selon les lois de gothique noblesse,  
 Et les festins qu'ils font !  
 Les couverts de la table où l'on sert à dîner,  
 L'usurier les a donnés,  
 Il a fallu engager le service à thé.  
 Pour le bal, en échange du service à thé,  
 On a engagé la vaisselle du dîner ;  
 C'est ainsi qu'on tient son rang ;  
 Pour le dîner avec le thé, faudra louer  
 Chez le sordide juif  
 Les deux objets que l'usure engloutit.  
 Ces familles menaient un train plus déplorable  
 Dont à vau-l'eau dérive, ainsi que l'équipage,  
 Toute la garde-robe ;  
 Le ventre, on le déduit, de tout ce qu'à la craie  
 L'on a barré chez l'épicier,  
 S'est trouvé immolé aux gloires du blason.  
 Le mou, le vapoureux est pour lors à la mode,  
 Que l'on qualifiera d'*omelette soufflée*,  
 D'*omelette sucrée* ;  
 Ces bouchées-là sont l'emblème d'un temps  
 En tout point opposé  
 À la sincérité d'estomacs portugais !  
 Ou bien l'on jugera que les races s'épurent  
 À mesure que la rougeoyante teinture  
 S'efface du visage.  
 On dit que la pâleur doit exalter la race.  
 Ce n'est pas selon moi,  
 De la perfection, mais la faim, je le crois.

Pour donner des gages de mon esprit critique, je déclare que je ne partage pas l'admiration des admirateurs, s'il en est de Silvestre, en tant que poète. La simple poésie ne se présente pas, et ne s'est jamais présentée ainsi. Le poète pur-sang s'élève au-dessus de la boue de la vie réelle, et prend possession des milliers de mondes que Dieu a créés pour les génies, et que les génies ont reçus de la main de Dieu pour les chanter. Un poète qui chante la soupe et le pot-au-feu trahit sa vocation de médiocre cuisinier. C'est ainsi qu'en prêtre scrupuleux de l'art, j'entends la poésie, et je ne fais pas grâce aux morts. Je préférerais n'avoir à juger de Silvestre da Silva que quelques bagatelles métriques où il lui est arrivé quelquefois de suivre les traces de Nicolau Tolentino. La causticité s'écarte de la poésie dans la mesure où les *Satires* de Boileau se distinguent des *Contemplations* de Victor Hugo. Voici, malgré tout, un échantillon du genre où Silvestre s'est surpassé, comme l'a fait de son côté Faustino Xavier de Novais, car ils ont tous les deux, pour ainsi dire, été blessés par la même dent de la Muse mordante :

Je fus un garçon de bon ton.  
Et comme je l'ai regretté,  
Il m'a fallu me faire bon ;  
Le monde que j'ai offensé,  
Je me dois de lui faire un don.  
De mes collègues, il est certain  
Que les plus traîtres manigances,  
Je vous les montrerai en plein,  
Car je ne vous cacherai rien  
Des séductions de leurs avances.  
Quand leur victime inconsciente  
(Je veux parler de la donzelle)  
Comme une flûte, gazouillante,  
Lance la nuit de sa fenêtre,  
Ce qu'elle écrivit, tâtonnante,  
Le poétereau entre alors,  
Pour dévorer force pâtés,  
Si ce n'est pas jusant encor  
D'inspirations échevelées,  
De sa noire aile, il bat son fort.  
Mais ce qui tout d'abord lui vient,  
Ce n'est pas la parole ardente,  
Celle qui mieux que tout le peint.  
Pour commencer il se demande :  
Sera-ce une ode ou des refrains ?  
Puis il faut qu'il passe en revue  
Des tas de règles déplumées,  
Il maltraite sa chevelure,  
Ronge ses ongles mal lavés,  
Pour quelque germe biscornu.  
Ce premier jet le laisse froid.  
Des vers nouveaux, vite, il machine,  
Et se souvient qu'il y a un mois  
Il en fit pour une gamine,  
Qui, avec lui, en aimait trois.  
Une autre édition incorrecte  
Et bien chargée de calamine  
Est refilée par le poète  
À l'analphabet voisine  
Qui boit vers et calembredaines.  
Elle les boit, dis-je, et puis, quand  
Elle les ânonne à grand ' peine,  
Comme on ferait en mâchonnant,  
Et s'étonne de n'y voir trait  
Réunissant deux cœurs saignants !  
Puis les répète à son amie  
Qui n'a jamais rien vu de tel,

Mais ne sait pas ce que l'on dit  
Pour répondre à ces bagatelles,  
Une vieille chanson suffit.  
Les digues de l'inspiration  
Font enfin couler à torrents  
Les fruits de la malédiction,  
De rimes point, mais un volcan  
Dégorgeant sa lave en fusion.  
C'est alors qu'on entend gémir  
Une presse pas trop honnête  
Et des vers qu'on ne songe à lire,  
Le grave lecteur les déteste  
Et voit ce qui les fait écrire.  
La belle ne prend pas si mal  
Que le monde dise : c'est elle  
Qui figure dans le journal  
Promise à la gloire immortelle  
Sous forme de neigeuse étoile.  
L'envie d'une certaine amie  
Veut que rien ne reste caché.  
Mais, fière, elle se sent meurtrie  
En se découvrant, imprimée,  
De son père cruelle ennemie.  
L'éminent poète s'embarque  
Dans une réflexion profonde.  
Il se rappelle alors Pétrarque  
Qui nous a laissé en ce monde  
Une Laure qui raille la Parque ;  
Cette autre Laure, il la fait sienne,  
Veut la rendre en ses vers immortelle ;  
Et quand il pense qu'elle parvienne  
À la mémoire universelle,  
Il s'en faut que la rue la retienne.  
Il a prévu trente cahiers  
D'une épouvantable écriture,  
Fait des prospectus, et commet  
Quelque équivoque signature,  
Un tiers en payera les frais.  
Ça voit le jour, et puis ça meurt,  
Enfant de sottise et d'amour,  
Remède à l'insomnie pour l'heure,  
Et le risque alors que l'on court,  
C'est de ruiner l'imprimeur.  
Entre-temps l'innocente âme-sœur,  
Ces vers, ce présent si précieux,  
Qui devait émouvoir son cœur,  
Dans une épicerie, au mieux,  
Sert à envelopper le beurre.  
Elle vit malgré tout dans la foi  
Que le bruit que fait son amant



Quand vers les astres il l'envoie  
 Proclame déjà son talent  
 Dans sa paroisse et au-delà.  
 Convaincue de ses qualités,  
 Comme assurée d'être éternelle,  
 Elle tient que c'est vil métier  
 Coudre un caleçon paternel,  
 Ou le chausson à réparer.  
 Triste père, la pâmoison,  
 Et la détresse sans espoir,  
 En extrayant de tes tiroirs,  
 Une chaussette sans talons,  
 Et ta chemise sans boutons.  
 Dans ta vieillesse malheureuse  
 Je te plains d'être submergé.  
 Quand ta fille si radieuse  
 Est promise à l'éternité,  
 Tu meurs en prose radoteuse.  
 Mais, ô fêtarde poésie,  
 Toi, la baguette de la fée,  
 Tu es au désert l'eau d'un puits,  
 Le radeau qui nous a sauvé,  
 phare guidant sa Patrie.  
 Sans toi, ma douce compagnie,  
 Mon amie, fidèle associée,  
 L'usine de papeterie  
 Ne vendrait plus aucun papier,  
 La sottise perdrait son prix.  
 Aucune femme tourterelle,  
 Et plus de célestes souris.  
 Moins folle elle serait peut-être,  
 Elle aurait le sens plus rassis,  
 Mais qu'est-ce qu'on en pourrait faire ?

Voici les futilités auxquelles s'adonnait, de loin en loin, cet esprit qui avait été également enrôlé dans la République des Lettres ! Voyez comme l'on s'apitoie sur le stupide bonheur du mari de Tomásia et son génie ! Comme il eût mieux fait de demander à la société de rouvrir ses cicatrices et d'y instiller ce venin qui transpire ensuite en éloquentes vociférations dans la comédie, la poésie et le roman ! Au moins, cet astre brillant noyé dans le bourbier de l'estomac rayonnerait, comme tant d'autres de ses semblables, autour des régions inaccessibles du bonheur, et le monde, qui l'aurait crucifié, serait ensuite le premier à proclamer sa grandeur.

Je partis de Soutelo à la fin de l'été.

Silvestre m'accompagna aux bains de Póvoa, où il arrivait avec tous les symptômes, déjà, de la cachexie résultant de son inactivité, et de l'épuisement de son système digestif. Il repartit pour sa province dès que ses premiers bains et ses premières pertes au jeu eurent mis à mal son corps et son esprit. Il m'écrivit de là, pour m'informer de l'évolution de sa maladie, et

pronostiquer sa fin prochaine. Dans cette lettre, mon ami me promettait de me léguer tous ses papiers, avec l'autorisation pleine et entière, de les publier si j'estimais qu'ils pouvaient contribuer à la formation de la jeunesse. À la façon du moraliste Duclos, il disait : "*J'ai vécu, je voudrais être utile à ceux qui ont à vivre.*"

Quelques mois après, je reçus, de la main d'un messenger, un carton à chapeaux bourré de paquets, que m'envoyait Madame Tomásia, et une lettre du sergent-major m'assurant que son gendre était mort comme un petit oiseau : de la mort du juste ; à la différence près qu'il n'a pas réglé ses comptes avec ses créanciers, qui nourrissent bien des doutes sur le salut de mon ami...

La lettre du contristé beau-père contenait le sonnet suivant, qu'avait composé le moribond, suivant l'exemple de distingués génies des deux sexes, qui commirent des sonnets à l'heure de la mort, tels la poétesse D. Catarina Balsemão et Bocage.

Voici comme il s'exprime :

J'ai ouvert mon cœur à mille chimères  
Qui m'ont empli de fiel et d'ennui l'âme.  
Pour payer mon amour, le rire d'une infâme...  
Mon pauvre cœur ! Il était fou hier.  
Soumis de la raison aux lois austères,  
Pour une vie qu'au monde l'on ne blâme,  
Ma réputation descendue en flammes,  
La loi punit mes intentions sévères.  
La tête et le cœur sans existence,  
Dans l'estomac je me suis recréé.  
Me suis-je retrouvé ? Vaine croyance !  
Ma femme soumise, mon cœur écrasé ;  
La raison fuit le monde, épouvantée ;  
Au caveau bientôt, j'aurai trop mangé.

On voit bien que ce sonnet annonçait sa mort. Il a un grand mérite : celui d'être le dernier.





## CREDITS

Les gravures fleuries sont de 1892, extraites de la revue *Lecture pour Tous*.

Les lettrines utilisent des dessin de fleurs et fruits de rue (*Ruta graveolens*) dus à H. de Vries ; l'*Agnus Dei* une gravure des Templiers.

Les culs-de-lampes sont des 'plagiats par anticipation' commis par Georges Perec dans *La vie mode d'emploi* ; qu'il en soit remercié.

Le pastel de la couverture :  
*Les Iris* © 2009 par Martinella Mere-Tatzi

Le portrait de Camilo Castelo Branco en 4<sup>e</sup> de couverture est de Laurence Biberfeld ; encre de Chine et crayon.

